

Two Lovers
Vertiges d'amour
Deux amants — États-Unis 2008, 111 minutes

Sami Gnaba

Numéro 260, mai-juin 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2009). Compte rendu de [Two Lovers : vertiges d'amour / Deux amants — États-Unis 2008, 111 minutes]. *Séquences*, (260), 48–48.

Two Lovers

Vertiges d'amour

En plus de signer le premier film incontournable de l'année, James Gray atteint avec son quatrième opus une étape importante dans son cinéma. Combien de ses contemporains aujourd'hui peuvent prétendre à une telle unité, finesse et élégance dans leur œuvre ? Ce mélange, presque miraculeux, d'intelligence et de profondeur que la scène américaine semble avoir désavoué, quelque part dans le sillage de son époque charnière, au tournant des années 80. Il n'y a plus aucune illusion à se faire. Gray nous prouve aujourd'hui qu'il est bel et bien l'accomplissement de cette promesse issue des Scorsese, Michael Mann et Coppola... Un cinéaste foncièrement américain, et un poète de l'image.

SAMI GNABA

C'est d'ailleurs à un autre poète, Leonard Cohen, et à sa chanson « Love Calls You by Your Name », que l'on songe en voyant Leonard (Joaquin Phoenix, remarquable comme toujours) avancer vers la baie dans cette lumière crépusculaire, la silhouette fléchie, abattue, « épaulant sa solitude comme un fusil », pour citer le poète montréalais. À l'instar de Bobby dans *We Own the Night* ou Joshua, dans *Little Odessa*, il semble venir de loin, d'apparence meurtri. Impossible pour le spectateur de ne pas entrevoir la lourdeur du doute existentiel qui le malmène. Leonard est l'enfant prodigue de retour au foyer familial (un schéma trouvant ancrage dans toute l'œuvre de Gray), à son cocon, après une tentative de suicide occasionnée par une rupture amoureuse qui a de toute évidence laissé ses séquelles. C'est là un retour difficile qui sera marqué par des retrouvailles, mais aussi par d'implacables remises en question. Telle une victime délivrée d'un trauma comatique, Leonard doit tout réapprendre, réévaluer les impératifs évanescents de sa propre vie. Donc, renouer avec sa propre personne, égarée au loin avec ses ambitions déçues.

Quoique conventionnel dans sa prémisse, le scénario de Gray, d'une humanité et d'un romantisme bouleversants, laissant toute la place aux émotions et aux acteurs (tous solides et justes, mention toute spéciale à Moni Moshonov dans le rôle du père), captive et ne lâche pas prise, jusqu'à son dénouement, d'une maîtrise à toute épreuve. Auteur de trois polars tout aussi irréprochables que percutants (*Little Odessa*, *The Yards*, *We Own the Night*), Gray nous avait démontré son indéniable sens de la mise en scène et son goût prononcé pour la tragédie. Donc, c'est sans grande surprise cette fois qu'il s'est tourné vers Dostoïevski et sa nouvelle *Les Nuits blanches* pour composer le portrait sombre d'une âme en perdition, l'histoire d'une fatalité impossible à occulter, sauf par les fils transparents de l'amour. Une fatalité annoncée dès la première scène, dans laquelle Leonard tentera de se noyer, avant d'être sauvé par le souvenir de son amour défunt. À partir de là, Leonard, enfant de l'amour inconditionnel et le plus pur (difficile d'oublier cette belle scène réunissant le fils et le père, alors que ce dernier lui demande s'il est heureux), renégociera les options de sa (sur)vie. Une vie et un avenir qui seront gagnés graduellement mais sûrement, ponctués par des incertitudes, des mouvements saccadés, des désirs et enfin des choix.

S'articulant autour de deux pôles fondamentalement contradictoires, *Two Lovers* s'inscrit sous le signe de la quête existentielle, entre attraction et répulsion, raison et passion. Comme Bobby dans *We Own the Night* (campé par le même Phoenix), rompant avec le consensus familial pour aller se

joindre au monde du crime, Leonard cherche à s'affranchir du domaine familial (et de la blanchisserie dont il est le seul héritier) pour découvrir sa vraie vocation professionnelle, soit être photographe... Rompre avec la tradition (juive, de surcroît), amorcer sa propre vie, mais à quel prix ? Une question à laquelle Gray remédiera à la toute fin, sans conteste la plus belle séquence de tout le film, et dans ce geste quasi désespéré posé par Leonard, trahissant du coup le *happy-end* de convenance.



Une quête existentielle, entre attraction et répulsion, raison et passion

Sous ses dehors de triangle amoureux et de film romantique — l'un des plus beaux jamais réalisés —, *Two Lovers* assimile donc les thèmes chers au cinéaste américain (la filiation, la façade sociale, les écueils émotionnels, le décor de Brighton Beach) sans frime ni complaisance, et surtout sans ne jamais rompre avec l'honnêteté de la démarche de son auteur. Que ce soit ce long baiser échangé entre Leonard et Sandra, cette confession amoureuse déchirante sur le toit, ses silences précieux, ses clins d'œil aux maîtres disparus (Hitchcock, Kazan), la photogénie de Vinessa Shaw et Gwyneth Paltrow, fascinantes en objets de désir, tout ici respire l'amour... du cinéma. Grandiose. À convertir les plus cyniques.

■ DEUX AMANTS — États-Unis 2008, 111 minutes — Réal. : James Gray — Scén. : James Gray, Richard Menello — Images : Joaquin Baca-Asay — Mont. : John Axelrad — Mus. : Todd Bozung — Son : Will Files — Dir. art. : Marc Benacerraf, Peter Zumba — Cost. : Michael Clancy — Int. : Joaquin Phoenix (Leonard Kraditor), Gwyneth Paltrow (Michelle Rausch), Vinessa Shaw (Sandra Cohen), Isabella Rossellini (Ruth Kraditor), Elias Koteas (Ronald Blatt) — Prod. : James Gray, Donna Gigliotti, Anthony Katagas — Dist. : Alliance.